

Nathalie Chaix

Grand nu
orange

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION

AVEC · LE · SOUTIEN
· · · · · DE · LA
VILLE · DE · GENÈVE



REPUBLIQUE
ET CANTON
DE GENÈVE

POST TENEBRAS LUX

BOURSE « NOUVEL AUTEUR »,
DE LA COMMISSION CONSULTATIVE POUR LA MISE EN VALEUR DU LIVRE,
GENÈVE (2007)

BIEN QU'INSPIRÉ PAR DES FAITS ET DES PERSONNAGES RÉELS,
CE ROMAN EST UNE ŒUVRE DE FICTION.

« GRAND NU ORANGE »,
TROIS CENT CINQUIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE PHILIPPE PACHE,
« NU BLANC ET ROUGE », 2005 (PHOTOGRAPHIE INVERSÉE)
PORTRAIT DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-306-2

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2012 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

À François

LES NOTES SE TROUVENT À LA PAGE 205

Cette stature, ce caractère d'élément pur, de candélabre d'argent, cette assise, cette verticalité majesté, cette ampleur, cette mainmise, cette trame maniable comme une rive basse, ce tonnerre intérieurement inusable, ces choses dans la confusion qui précède les corps, ce juste dans l'ordre, ce palpable dans l'épaisseur, ce maugréement, ces tableaux armés d'un visage désarmé, cette locution au mode direct d'un récit du monde pris de si haut qu'on jurerait qu'il ne peut être fait qu'au mode indirect, cet inconfortable, cette usure intacte, cette dispense des dimensions, et l'air orphelin perpétuel et la taille, voilà vingt équivalents possibles et impossibles de cette peinture effarante.

PIERRE LECUIRE
Voir Nicolas de Staël,
Paris, 1953

Toute ma vie, j'ai eu besoin de
penser peinture, de voir des tableaux,
de faire de la peinture pour m'aider
à vivre, pour me libérer de mes
impressions, de toutes les sensations,
de toutes les inquiétudes auxquelles
je n'ai trouvé d'autre issue que la
peinture.

NICOLAS DE STAËL

Ce qui miroite, là, c'est toi,
Ma chute, mon amour, mon saccage.

RENÉ CHAR

Commune présence,

Haine du peu d'amour,

Paris : Gallimard, 1978.

Collection Poésie/Gallimard

I

PARTIR PLUS AU SUD ENCORE

IL S'EST allumé une cigarette. Il prend du recul pour voir la composition. Il plisse les yeux, exhale la fumée. Se rapproche.

Il ne connaît pas de relâche. Appel impérieux de la toile.

Truelles, spatules et couteaux, pots ouverts et tubes emmêlés, bouteilles d'huile de lin, d'essence de térébenthine, le tout recouvert de multiples taches. Sa table de travail est une tempête. À proximité, la palette de bois, ronde, où, d'un geste sûr, il malaxe sa pâte épaisse avant de l'étaler.

Le géant bâtit une couche après l'autre.

geste impérieux
superposition
strates
empatement
maçon du visible et de l'invisible
sa géométrie

Des rectangles empilés. Une palette réduite, blanc de zinc et noir d'ivoire. Un camaïeu de gris. Une touche de jaune qui révèle le vert dans la partie gauche du tableau. L'épaisseur ne nuit pas aux transparences, au contraire. La toile est immense, montée pour un géant. Son titre : *L'Orchestre*.

*

RENÉ vient déjeuner dans son atelier de la rue Gauguet, près du parc Montsouris, deux ou trois fois par semaine. Blanc du ciel qui enserre Paris même en ce début juin. René réinvente les couleurs pour le peintre. Il revient de l'Isle-sur-Sorgue, sa ville natale. Il lui dit son Sud. Ses odeurs. L'eau qui circule. Les villages perchés. La pierre chaude. Les horizons et les ciels étoilés.

— Ah! cette lumière que tu trouverais là-bas.

Nicolas a rencontré René deux ans plus tôt, en 1951, grâce à un ami commun, critique d'art. Emballément réciproque. Les deux géants de presque deux mètres se plaisent. Ils se lisent des poèmes, parlent de peinture, de la Provence. Nicolas aime l'engagement de René qui a été résistant dans le Vaucluse. Il aime sa poésie puissante, elliptique, terrienne. René aime l'impétuosité du peintre. Très vite, ils ont envie de travailler ensemble.

*

P RÈS du bureau de René, Nicolas retrouve à chaque visite, punaisée sur le mur de chaux, une reproduction de *Job raillé par sa femme*, de Georges de La Tour. Il admire l'immense robe rouge de la femme qui, debout, éclairée à la chandelle, chapitre le prisonnier dénudé, décharné et barbu qui l'écoute, assis au fond de son cachot. La lumière du cierge illumine pour un temps son obscurité familière et désastreuse. Autour de lui, la nuit. Les ténèbres. Jeu de lumière équivalant à l'attraction que René suscite chez son ami. Cette reproduction représente pour Nicolas une image de la résistance. Une image de ce poète qui n'a pas craint de prendre les armes.

Au début de l'année, Nicolas avait reçu un livre de René. Il aime la fulgurance des textes de René, cette lettre qu'il adresse à une amante retenue loin de lui.

*Amour bëlant, l'Amoureuse viendra,
Gloria de l'été, ô fruits !
La flèche du soleil traversera ses lèvres,
Le trèfle nu sur sa chair bouclera,
Miniature semblable à l'iris, à l'orchidée,
Cadeau le plus ancien des prairies au plaisir
Que la cascade instille, que la bouche délivre*

Invitation au voyage.

Désir d'aller vers la lumière, les promesses du Sud de son ami. Il le lui fait savoir. René contacte ses amis à Lagnes dans le Luberon. Ils sont d'accord pour mettre à disposition du peintre une ancienne magnanerie, vidée depuis longtemps de ses vers à soie. Préparation des valises. Train. Direction le Vaucluse, le pays de René.

*

À Lagnes, Nicolas installe Françoise, sa femme, Anne, la fille qu'il a eue avec sa première compagne, Jeannine, morte après la guerre, Laurence et Jérôme, ses deux autres enfants âgés de six et cinq ans. Il veut utiliser les grandes pièces sous les toits pour en faire trois ateliers.

La maison est en bas du village. Il lève les yeux et s'habitue à sa géométrie. L'examine en contre-plongée, accroché dans les blés, dominant les plantations de pêchers. Chaque jour, ses contours deviennent plus familiers. Et le verger. Les fruits. Le vin dans la cave.

des horizontales
cinq
du blanc
du bleu en haut
une bande sombre pour les pins de Chante-Perdrix
une bande claire pour la pierre
le village assis là
le blé
doré
au-dessous le verger
ébouriffé
enfin le champ
quelques points blancs dans le vert étalé
à gauche
les petites fleurs claires

————— GRAND NU ORANGE —————

piqûres de moustiques sur les visages boursoufflés des
enfants qui courent dans les champs

*

NICOLAS et Françoise vont remercier les propriétaires et leur rendent souvent visite aux Camphoux, à quelques kilomètres. Marcelle Marthinieu, la mère, drapée de son immense tablier blanc, quand elle n'aide pas aux champs, est l'âme de la maison des Camphoux. Levée tôt, elle est accaparée par son travail jusqu'à une heure tardive. Le café dès le lever du soleil, les chats et les chiens à soigner, l'eau à aller chercher à la fontaine, la lessive à couler, les fruits et les légumes à ramasser, puis le déjeuner des hommes à préparer, la table à servir, les petits à nourrir, la table à débarrasser, puis les cagettes à remplir et à empiler dans la grange, les visiteurs à recevoir, la table à mettre pour le souper, recommencer chaque jour le labeur jusqu'au coucher.

*

AUSSITÔT installé dans la maison Lou Roucas en ce début juillet, Nicolas envoie une carte à René pour le remercier et lui donner des nouvelles de toute la famille: Marcelle, dont il vante le regard et l'habileté des mains, Fernand, son mari jovial et accueillant, et ses trois fils dont le dernier, Lucien, est alité. Quant à leur fille dont René lui a tant parlé, il ne l'a pas encore rencontrée, elle est à la mer avec la femme d'un ami écrivain. Il espère que René viendra lui rendre visite rapidement.

*

NICOLAS laisse ses amis à Paris. René bien sûr. Jacques, son galeriste, inséparable de ses Gauloises et de son chapeau, l'œil rieur, amateur de bons vins, expert en peinture du XIX^e siècle qui a ouvert sa galerie entre les deux guerres au 126, boulevard Haussmann dans le VIII^e arrondissement.

Guy, son ami critique d'art à l'air aristocratique, passionné de théâtre, un homme d'une grande culture et d'une grande distinction.

Et puis Pierre.

Pierre est un homme élégant. Cheveux foncés, visage long, lunettes cerclées de métal. Nicolas le rencontre pour la première fois à la fin de la guerre. Il se rend alors rue d'Ulm pour trouver un professeur. Il le croise près de la loge du concierge, lui demande s'il est normalien et lui explique qu'il a besoin de lui pour s'occuper du jeune Antoine, treize ans, le fils de sa première compagne. Le répétiteur fera long feu, mais l'amitié avec Nicolas durera. Leurs rencontres sont animées. Longues conversations sur l'art. Et puis ces deux-là s'écrivent. Ils travaillent ensemble à un livre d'hommage au graveur Hercules Seghers.

Pierre a envoyé à Nicolas il y a quelques mois les premiers feuillets d'un long poème en prose sur lui et sur sa peinture. Nicolas renvoie le texte annoté. Être au plus près de lui.

————— GRAND NU ORANGE —————

Dès son arrivée, il lui écrit pour lui dire les couleurs et les odeurs de Lagnes.

*

ASSIS sur sa Koehler Escoffier prêtée par les Marthinieu, Nicolas attend Françoise. Elle a encore les cheveux mouillés. Ils prennent la route en direction du village. Françoise serre fort ses bras autour de la taille de Nicolas. Il aime ce moment entre chien et loup. Il aime la vitesse et le vent. Arrivés sur la place du Clocher, il gare sa moto et ils rejoignent les hommes déjà attablés autour du pastis. Là, il ne pense plus à ses toiles. Il se laisse gagner par la douceur de la lumière qui baisse, par l'alcool qui accomplit sa lente propagation dans ses veines, par les rires forts de Fernand Marthinieu et de ses fils, Henri, Jean et aussi Lucien, à peine remis de calculs rénaux. Le vent secoue l'immense tilleul. Nicolas a de l'affection pour les vieux du village. Et aussi pour les angelots de la fontaine circulaire qui tiennent leur bras levé au-dessus des yeux. Qu'attendent-ils ainsi ?

Il découvre une terre, la vie des hommes d'ici, les jours marqués par les travaux saisonniers : labours, fauchaison, moisson, battages.

*

J'ÉTAIS quelques jours à la mer avec mon amie Francine. Depuis que nous sommes rentrées, je passe des journées chaudes aux Camphoux. Les garçons courent entre les pêcheurs, font la sieste à l'ombre. Maman régente tout son petit monde. Met son tablier blanc, cuisine pour les ouvriers. Le peintre est paraît-il arrivé. L'ami de René. Avec sa femme et ses enfants. Ils sont tous à Lou Roucas.

Maman a dit

— Encore un géant. Une voix de basse. Des yeux d'argent. Des cheveux fous. Et ses yeux aussi si l'on y regarde bien.

Mise en garde à demi-mot. Ne pas recommencer avec le géant.

Je n'ai pas répondu.

*

HENRI m'a apporté un livre de René, *Lettera amorosa*.

Il a demandé

— Jeanne, c'est toi ?

Le froid et le manque sur ce papier. Être cette absente-là, je ne sais pas.

René et les femmes. Toutes celles qui. Sa femme et les passantes. Celles de Paris et celles d'ici. Moi.

L'empreinte que j'aurais pu laisser. Je ne sais pas.

Il arrive par instant qu'il me saisisse encore, qu'une pensée soudaine et puissante de ses mains sur moi me traverse.

Je peux sentir l'odeur de ses cigarettes sur ses doigts.

Je revois la courbe de son dos long, quand, penché sur sa feuille, il couchait des mots étincelants.

Ils m'en veulent encore ici. Maman surtout. Mais les frères aussi. Je le sens bien.

Échapper à ce jugement d'airain.

Fuir le vertige ? Résister ?

*

NICOLAS rejoint les Marthinieu au Rébanqué, une bergerie rustique sur les hauteurs de Lagnes, repaire de René lorsqu'il vient rendre visite à ses chers amis. Quand il arrive, Jeanne se tourne vers lui. Elle protège ses yeux de la lumière en plaçant sa main en visière, portant haut son coude. Il rencontre Jeanne pour la première fois. Il pense à l'ange de la fontaine sur la place de Lagnes : geste identique, gracieux.

René a beaucoup parlé de Jeanne à Nicolas. Quand il est arrivé dans le Luberon, elle était à la mer avec la femme de l'écrivain.

Coïncidence entre les descriptions élogieuses de son ami et la femme en chair et en os qui se tient devant lui.

*

À René, le 20 juillet 1953

Jeanne est venue vers nous avec des qualités d'harmonie d'une telle vigueur que nous en sommes encore tout éblouis. Quelle fille, la terre en tremble d'émoi, quelle cadence dans l'ordre souverain.

Là-haut, au cabanon, chaque mouvement de pierre, chaque brin d'herbe vacillaient à son pas.

Quel lieu, quelle fille.

*

PARTIR plus au Sud encore. Retourner en Italie. Avant de s'embarquer pour New York au début de l'année, il a fait un rapide voyage en Italie : Florence, Ravenne, Venise, Milan. À la fin du mois de juillet, il vend plusieurs toiles et utilise l'argent pour commander une camionnette Citroën. Au garage, il demande l'installation d'une banquette Pullman en prévision du voyage. Il aimerait louer un grand appartement à Rome.

Nicolas n'a pas son permis de conduire. Il conduit sans permis depuis toujours. René l'admire pour ça. Pour traverser l'Italie, pas d'autre moyen. Il prend le car puis le train pour Paris, s'inscrit dans une auto-école de la rue du Père-Corentin. Il se concentre, s'applique. Voudrait que ça aille plus vite. Au volant, il est brusque.

Le moniteur est un petit homme fort, chauve sous sa casquette, qui porte toujours le même costume gris, cabossé, lustré. Sévère, il arrive qu'il s'adresse avec fermeté à son élève – ni sa stature ni ses presque quarante ans ne l'impressionnent. Son élève qui décidément roule trop vite.

Le soir, Nicolas déplie des cartes et trace des itinéraires le long de la botte italienne. Les noms des villes dessinent des images dans sa tête.

*

MI-AOÛT, il sonne le départ, entassés à six dans la camionnette Citroën, Françoise dont le début de grossesse se voit désormais, les enfants, Anne, Laurence et Jérôme.

Elle.

Elle qui a laissé Urbain, son mari pharmacien, et ses deux fils dans le Luberon.

Jeanne est très brune, les cheveux coupés aux épaules. Il aurait pu puiser dans ses yeux les couleurs choisies pour sa toile *L'Orchestre*, une palette de gris et de vert très clair. Il est sensible aux formes de son visage et de son corps, à ses teintes, sa peau diaphane, uniforme, seulement quelques grains de beauté, un près de la bouche, ses dents parfaites et surtout sa mâchoire à l'ossature marquée. Il admire son profil et cette découpe entre la joue et le cou. Elle n'est pas grande, mais son corps musclé et proportionné donne un sentiment de force et de vitalité.

Ils partent à Briançon, vont chercher Ciska, l'amie de René, la résistante. Son mari, Ded, est sous-préfet dans cette ville des Hautes-Alpes. Ciska peint, elle aussi. Nicolas a rassemblé du matériel pour travailler à l'arrière de la camionnette. Cheveux blonds bouclés, pantalons d'homme, air frondeur, Ciska donne l'impression de n'avoir peur de rien. Elle se joint à la troupe avec bonne humeur.

*

PASSER la frontière. Rouler en Italie, sur des routes sans virage, dans la douceur des paysages où les angles sont absents, où les hauteurs sont absentes, des paysages qui baignent dans des lumières d'or. Rejoindre des villes toujours plus belles, aux façades colorées d'ocres et de jaunes. La monumentalité des palais. L'espace des grandes places. L'eau jaillissant des fontaines. Les beffrois. Les boutiques pour élégantes. Les *pasticceria* et les *gelateria*. Il pense à tous les artistes que ce pays a mis au monde. À tous ces hommes, morts, et pourtant immortels. Il pense à la peinture. Il essaie de se concentrer sur les peintres et la peinture. Parce qu'il y a celle qui est assise derrière lui.

Descente dans la botte italienne, la chaleur de plus en plus dense, de plus en plus touffue, des nuits dans des palaces, des nuits à la belle étoile, les pastèques dévorées au bord des routes.

*

J'AI peur que des insectes me grimpent dessus pendant la nuit. Nous laissons la banquette arrière à Françoise, à cause de l'enfant qu'elle porte. Nicolas et Ciska occupent les sièges avant tandis que les filles déroulent leurs matelas à côté du mien. Jérôme est couché en travers dans le coffre.

J'ai peur des insectes, mais je me sens parfaitement libre, couchée ainsi sous la voûte céleste, envahie par un sentiment d'infiniment grand – les étoiles, les galaxies et tout l'invisible – et d'infiniment petit – moi, couchée sur ce sol italien.

*

ILS sont enfin arrivés au port de Naples. Canicule, corps luisants, fatigue. Il sait qu'ils sont en retard. Il discute. Il n'est plus possible de faire monter la camionnette. Il faut attendre le prochain départ.

impatience
emportement
vocifération
chaleur intense
transpiration
attroupement sur le quai

Finalement, il obtient ce qu'il voulait. La camionnette s'envole dans les pinces d'une grue au-dessus d'eux. Le soleil franc fait ciller les yeux des gens réunis là à cause des cris de Nicolas.

*

IL attend que le bateau accoste. Qu'il se vide peu à peu de ses passagères mécaniques. Quand il débarque sur le sol sicilien, la lune, déjà visible, est pleine. Le premier soir, à la *pensione*, ils dorment dans une chambre qui a au moins quatre mètres de hauteur de plafond. Avec de vilaines peintures de fleurs sur les murs. Des vases remplis de roses encadrant une madone à l'enfant aux traits grossiers. Il a envie de les retourner. Il s'abstient. Il caresse le ventre rond de sa femme. Même si c'est à un autre ventre qu'il pense.

*

LE premier matin, le cri des oiseaux. Le soleil brûlant. À perdre la tête.

Dans les rues écrasées de lumière, ils flânent. Traversent un marché. Il est saisi par le jaune des citrons, leur forme irrégulière. Leur taille. Ils arrivent sur la place du Duomo et la chaleur s'aplatit sur leurs bras et sur leurs crânes, la réverbération du soleil dru tape sur les pierres et leur chauffe le visage.

Un homme grand, lunettes et cravate, s'approche.

— Vous êtes français ?

Il propose de leur ouvrir les portes de son palais. Nicolas marche derrière lui. Les femmes suivent, méfiantes. Ils pénètrent dans une cour, avalent une volée de marches. L'homme ouvre une porte-fenêtre. Ils traversent les pièces immenses d'un pas rapide, passent les portes les unes après les autres. Ils ne savent où porter leurs regards : lever les yeux vers les plafonds peints, admirer les décorations de stuc ou les immenses cheminées, croiser leurs reflets dans les grands miroirs.

Dans un mélange de français, d'italien et d'anglais, il leur explique l'histoire de sa famille. Comment un lointain aïeul a épousé « une femme ni belle ni gentille, mais très riche ». Nicolas se retrouve seul avec Jeanne dans le boudoir. Ils n'osent pas se regarder.

*

JE l'examine. Son exaltation dans la chapelle Palatine de Palerme. Il admire les mosaïques. Il s'émerveille. Il s'exclame. Tout le reste perd de sa consistance. Il est entièrement absorbé.

Quand nous sortons, nous nous installons sur le trottoir et partageons tomates et fruits que les enfants dévorent.

Il est absent. Toujours occupé par le spectacle qui vient de s'offrir à lui.

Le tenir à distance. Pourtant. Seulement envie de déposer un baiser sur ses paupières, au-dessus de l'argenté, de lécher sa canine, de m'endormir l'oreille collée à son plexus. Sa beauté grise, aiguisée, chuchote dans mon cou.

C'est un secret.

*

IL admire les temples et leurs colonnes aux chapiteaux doriques, ioniques ou corinthiens, encore debout malgré les heures sèches, malgré les nuits pleines d'embrun, malgré le vent et le sel marin. Il y a sa tension sourde, palpable, ses accès de rage. Il veut peindre en Sicile, couleurs vives.

Ségeste.

Temple solitaire. Massif. Parmi les collines douces, brun, rouge et ocre, qui contrastent avec les mille tonalités de verts.

Temple solitaire. Sur une butte encerclée d'un profond vallon. Pierre calcaire au ton doré.

Seul, il décide de monter sur la colline juste en face pour dessiner. Il veut être seul.

*